FRANCIS JAMMES 1868–1938

Les Géorgiques chrétiennes — Chant troisième

Sous les Spoliateurs et le Pontificat
De Pie X qui, très grand, les excommunia :

Le nom de Dieu n'est plus sur l'or que l'on monnaye
Et, sur l'argent, on voit la Semeuse d'ivraie.

Mais malgré lui l'artiste a fait en la gravant
Qu'elle jette ce mauvais grain contre le vent.

Ce grain ne pourra nuire au blé de ceux que j'aime
Et qui ne portent point sur le front l'anathème.

Les ailes des charrues, il y a peu de temps,
Comme des ailes de corbeaux rasaient les champs.

Elles faisaient jaillir du sol une lumière
Que les sillons tracés par le soc réverbèrent.

La herse ameublira, y enfouissant le blé,
Ces bandes qu'on croit voir obliques déferler.

Le semeur vise à gauche et lance la poignée
Lorsque sur son pied droit repose l'enjambée.

Ce n'est pas l'ample geste élevé par Hugo
Jusqu'au ciel, ni celui dont on hausse un drapeau.

C'est l'acte réfléchi et qui permet à Dante
Qu'il garde l'équilibre et d'autant mieux qu'il chante.

C'est ainsi que faisait le marin-laboureur
Qui paraissait puiser le froment dans son cœur.

Calme et seul, détaché de la gloire des glaises,
On aurait dit l'Adam que montre la Genèse.

Voici la belle fille avec quelques amis
Qui arrive, et leur groupe a l'aspect d'un semis.

Il s'épand et bientôt, tels des miroirs reflètent
Un objet plusieurs fois, les labours le répètent :

Un simple paysan qui un instant retient
Des hommes et de Dieu le Pain quotidien.

Comme la source suit la pente qu'elle creuse
C'est à son amoureux que s'en va l'amoureuse.

Elle allait avisée et souple comme l'eau
Et le cœur frémissant tel qu'au vent le roseau.

Quand elle fut auprès de lui : tu seras mienne,
Dit-il, lorsque ce blé verdira dans la plaine.

Elle rougit. C'était un mois avant Noël.
Une rumeur déjà circulait dans le ciel.

A des chants préludait l'éternité des justes,
Et des musettes répondaient lentes et frustes.

La Grande Nuit, rameau plein de givre, s'étend
Sur Dieu obscur et pauvre et nu comme un enfant.

A l'Orient, dans Bethléem, Il vient de naître.
Vingt siècles ne sont-ils comme un jour pour ce Maître ?

Auprès de ses parents en adoration,
L'âne et le bœuf Le gardent mieux que des lions.

Monte comme la mer, déborde ce poème,
O foi ! voici vraiment Celui que mon cœur aime.

Mon ange, prends ma main toute vibrante encor
Du rythme dont ce soir elle cherche l'accord.

De mes yeux à mes doigts descend cette lumière
Qui brille sur le front de la sainte Chaumière.

Conduis-moi vers la table où je me nourrirai
D'un Pain par qui, ô mort ! je te terrasserai.

Tout mon cœur affamé du Dieu qui le dévore
Fume comme un parfum qu'embraserait l'aurore.

Où le père va-t-il entouré par les siens ?
L'aïeule ? Et sa petite-fille ? Et le marin ?

Et le chasseur ? Et le tonnelier ? Et le pâtre ?
Où s'en vont-ils ? A Toi qui n'as jamais eu d'âtre…

A Toi qui, déliant d'un geste le trépas,
Jésus ! tires en haut ce qui se traîne en bas.

Le père eut le front ceint de pampres des collines ;
Le Calvaire tressa Ta couronne d'épines.

Les fils virent ployer le chaume sous les grains ;
Tu portas un roseau stérile dans Ta main.

L'aïeule se vêtit de nombreuses quenouilles ;
Tu n'as eu qu'une robe, et dont on Te dépouille.

La fiancée sourit comme au soleil le flot ;
Jérusalem pour Toi fut pleine de sanglots.

Le fiancé monta des bâtiments de guerre
Tout pavoisés et Tu montas l'esquif de Pierre.

Le chasseur reconnaît de chaque oiseau le nid ;
Du renard, le terrier ; il n'a pas vu Ton lit.

Le tonnelier toujours put boire en abondance
Le vin qui à Cana faillit en Ta Présence.

Le pâtre n’a pas vu s’immoler un agneau ;
Tu Te livres aux loups pour sauver le troupeau.

Aussi sachant que tout c’est Toi qui le leur donnes,
Et Tu ne gardes rien, ils Te dressent un trône ;

Le trône qui figure en l’église, ce soir,
Dans la crèche vers qui s’envole l’encensoir.

La part que Dieu se réservait des géorgiques
C’était une litière, œuvre de domestiques.

De toute la moisson qui trembla sous le ciel,
Il ne veut qu’une gerbe vide pour Noël.

Mais les anges penchés avec amour sur elle
Chantent, et leur répondent les simples fidèles.

Les bancs que ces derniers font vibrer de leurs voix
Soulignent le plain-chant du trait net de la foi.

On croit voir s’élever alors par intervalles
Les fabriciens scandant la prose dans leurs stalles.

Le moment approchait que l’on voudrait sans nom.
Ici-bas l’homme l’a nommé : Communion.

L’âme battant de l’aile, à une aigle pareille,
Atteint les régions que la Grâce ensoleille.

Ce n’est plus ces rayons que nous avons chantés
Si beaux quand la récolte est en maturité.

Afin qu’à Dieu notre âme et notre chair s’unissent
Le blé avec le vin soudain s’évanouissent.

Il ne reste plus rien de la gloire des champs
Que l’Amour. Et le Ciel sur la Terre descend.

Tous étaient là : le maître et l'aïeule et les autres,
Tenant la nappe pauvre et pure des apôtres.

Et chacun à son tour recevait en son cœur
Vous que ne contient pas l'Univers, mon Seigneur.

Arrêtons-nous. Il faut ici que le silence
Remplace le haut vers que mon esprit balance.

Comme ils rentraient pour prendre ensemble le repas
De la nuit de Noël, un vieux pauvre était là.

Il se tenait au seuil sous les froides étoiles
Et portait un bâton et un bissac de toile.

D'où venait-il avec ces constellations ?
Il arrivait d'où part toute création.

Cette heure solennelle imprimait à son être
Le sceau de Dieu. — Venez manger, lui dit le maître.

Il entra et le chien se coucha à ses pieds.
Assis sur l'escabeau dans un coin il soupait.

Sa cuillère semblait faire à chaque bouchée
Le signe de la Croix, sous sa face penchée.

Tout près de lui, chaste sœur des filles des cieux,
La flamme déroulait dans l'ombre ses cheveux.

Ce pauvre cheminait par toute la contrée
Et sa misère aux enfants même était sacrée.

Le maître du logis tenait pour un honneur
D'héberger cette nuit un prince du Seigneur.

Aussi bien celui-ci savait qu'à cette porte
Il n'était pas besoin que la poussée fût forte.

C’est pourquoi il était venu s’inviter là.
Longtemps muet, tous souhaitaient qu’il leur parlât.

Ayant laissé un peu de pain dans l’écuelle,
Il donna à manger à la bête fidèle.

Les anges du foyer se signèrent voyant
Une aumône tomber des mains d’un mendiant !

Il tira de sa poche une simple gravure.
Elle disait l’Hiver, ses travaux, sa figure.

Au centre, un vieillard maigre, assis sur un glaçon,
La barbe mal peignée, vomissait un typhon.

Le peintre avait représenté dans cet orage
Un bateau soulevé qui courait au naufrage.

La fiancée devant un destin si amer
Laissa ses yeux pleurer deux perles de la mer.

Le pauvre, d’un doigt lent, montrait contre la table
Les motifs entourant le vieillard redoutable.

Le premier des motifs, inspiré par les bois,
C’était des bûcherons avec la scie aux doigts.

Leur hache avait d’abord fait voler sur la terre,
A la base l’écorce où de l’aubier adhère.

Une entaille minait le chêne de façon
Qu’il s’abattît sans rien meurtrir aux environs.

D’un bout à l’autre, pourpre et gracieux, un lierre
Grimpait parmi la mousse humide de lumière.

On croyait que le chêne hésitait longuement,
S’inclinait, puis tombait dans un gémissement.

O Ronsard ! N’eusses-tu pas vu dans la gravure
La dryade verser les larmes les plus pures ?

Ovide ! N’aurais-tu dans ton exil pleuré
Que l’on eût Philémon de Baucis séparé ?

Le maître resserra d’une étreinte jalouse
Son bras comme une branche forte sur l’épouse.

Le deuxième motif, inspiré par le lin,
Montrait une fileuse arrivée au déclin

Son fuseau tournoyait un instant dans le vide,
Puis, brusquement repris, se garnissait rapide

Gardienne de l’âtre obscur, dans des roseaux
On voyait encagé auprès d’elle un perdreau.

Elle humectait avec sa bouche tout usée
Ce lin passé au four après qu’à la rosée.

L’aïeule contemplant la fileuse sourit ;
Elle reconnaissait la sœur de son esprit.

Le troisième motif, inspiré par la chasse,
Représentait les eaux dans leur piège de glace.

Dans les joncs qu’on eût dit recouverts de grésil
Un canard s’affalait sous un coup de fusil.

D’autres oiseaux fuyaient sans doute vers ces îles
Que capte la rivière en ses trames subtiles.

Le chasseur en voyant ces oiseaux s’envoler
Comparait le ciel gris de l’image au filet.

C’est ainsi que parfois, l’Automne, les palombes
Se sont enfuies avant que les mailles retombent.

Ainsi parfois encor nos rêves caressés
Laissent vide le cœur qui s'affaisse blessé.

Le motif quatrième, inspiré par l'ouvrage,
Du pâtre dans la plaine, avait trait au laitage.

On trayait la brebis pendant que l'agnelet,
Je pense, mis à part, dans l'étable bêlait.

Le lait était plus blanc que n'est blanche la neige
Qui chasse les troupeaux d'Ossau et de Barèges.

La fleur de l'artichaut sauvage le caillait
Si bien que l'on craignait d'y porter la cuiller.

Le berger évoquait devant cette gravure
Sa vie entre les vies et plus douce et plus dure :

Si le ciel est plus près du sommet que du val,
Ce qu'on laisse après soi quand on monte fait mal.

Le cinquième motif, inspiré par la lande,
Semblait ivre du vers joyeux que la faux scande.

Les ajoncs épineux, malgré le froid vermeils,
Répandaient sous l'acier des larmes de soleil.

Et le marin songeait à l'ancienne Australie,
Dont l'or sur les vaisseaux provoquait l'incendie.

Le seul riche vaisseau dont il disposerait
C'était ce char branlant tout chargé de genêt.

Mais plus heureux que n'est Crésus et plus prodigue
Il étendrait ces fleurs, bestiaux ! sous vos fatigues.

Le sixième motif, par la vigne inspiré,
Rappelait qu'on l'émonde avant qu'elle ait pleuré.

Le vigneron a soin de ménager la sève :
A un antique plant convient la taille brève.

On avait reproduit, avec leurs deux sarments,
Quelques pieds convulsés comme de noirs serpents.

Patience ! La souche infirme et désolée,
Qui semble supplier le ciel, vainc la gelée.

Un temps viendra que sur les corps les plus noueux
Que l'on aura tant plaints se reflétera Dieu.

Ainsi le tonnelier verrait sur cette vigne,
Par un acte d'amour, verdir la feuille insigne.

Le septième motif, inspiré de jardins,
Peignait ces fleurs d'Hiver qui ont un tendre grain.

La fleur à bulbe à feuille longue en est le type :
Narcisses et safrans, jacinthes et tulipes.

Horace célébra sur les gazons naissants
Ces calices si purs, messagers du Printemps.

Jeunes femmes des fils du maître vénérable,
Et vous, ma sœur, soyez à ces plantes semblables.

Leur espèce toujours se pare simplement :
Les lis vêtent une tunique seulement.

Cette tunique-là est ajustée et nette.
Elle dit que le cœur qui l'habite est honnête.

Le huitième motif et dernier s'inspirait
De ce même Noël où la maison veillait.

Les fils, en se penchant au-dessus de l'image,
Retrouvaient le foyer et tout leur entourage :

Là comme ici la bûche énorme flamboyait
Ainsi que le buisson où Dieu même parlait.

La table largement réunissait les hôtes.
Le pauvre avait sa place, elle était la plus haute.

Ce pauvre ayant fini de suivre avec le doigt
Les dessins de l'Hiver fit entendre sa voix :

« Je vous bénis, dit-il, au nom de ma misère,
Au nom de la beauté des choses de la terre. »

Les anges à genoux et les bras étendus
Baisaient ses pieds errants dans des sandales nus.

Le souffle de l'Esprit faisait bouger leurs robes
Et sur les marches d'or du ciel s'élevait l'Aube.

J'entendis un matin, au milieu de l'Hiver,
Le bruit que fait l'insecte en Août sous les couverts.

C'était la noce et les thèmes stridents du fifre
Que le ménétrier note à note déchiffre.

L'air à présent semblait balbutier des mots
Ou copier la cigale au cœur des noirs ormeaux.

Jamais la fiancée n'avait été si belle ;
Son voile éblouissait comme une pluie de grêle.

Elle donnait le bras au maître et s'avançait :
Telle une barque en fête arbore des bouquets.

Le fiancé suivait. La joie sur sa figure
Brillait comme une fleur à la neuve verdure.

La montagne dressait, ainsi que fait la mer,
Des flots bleus aux sommets de neige recouverts.

Des enfants qui semblaient former un groupe d'anges
Faisaient rouler devant l'église des oranges.

Frères des papillons se posèrent leurs yeux
Sur un si beau cortège. Ils laissèrent leur jeu.

Ces ruches en rumeur, les cloches catholiques,
Aux cigales du fifre envoyaient la réplique.

Tous étaient maintenant dans l'éternel Vaisseau,
Dont la voile à son mât est un Christ en lambeaux.

Ce Vaisseau emportait vers la béatitude
Ces passagers en qui vivait la Certitude.

Les époux se tenaient inclinés à l'avant,
Saisis par le frisson d'un mystérieux vent.

Près d'eux, habituée à la tâche qui prie,
L'aïeule offrait à Dieu l'humble lin de sa vie.

Le gouvernail dans ses doigts joints, tendant au Ciel,
A l'arrière je vis le pauvre de Noël.

Venez, Seigneur, venez bénir les épousailles
De ceux que Vous aimez, qui dans l'ombre travaillent.

Venez, Seigneur. Pour eux descendez ici-bas,
Car Vous Vous abaissez où l'homme n'atteint pas.

Un roi ne bouge point quand un prince l'appelle ;
Mais Vous, il Vous suffit qu'un mendiant Vous hèle :

Vous arrivez sans gloire, ainsi qu'un laboureur,
Et Vos pieds sont blessés, Vos mains et Votre cœur.

Mais Vous n'avez pour nous qu'un sourire ineffable ;
Rabboni ! Vous Vous asseyez à notre table.

Venez, Seigneur. Ouvrez les urnes de l'amour
Sur ces fronts couronnés du hâle des labours.

Considérez ces gens qui pétrirent la terre
Que Vous avez créée, Vous, l'Esprit et le Père.

Ils en ont fait sortir toutes sortes de fruits ;
Leur foi n'a point douté du Ciel qui les produit.

Venez, Seigneur. Voici, dans cette pauvre argile,
Des hommes germeront, fils de Votre Évangile.

Vous êtes là, Seigneur, auprès des mariés.
Anges qui les gardez et vous, amis, priez.

Et toi, doux artisan des musiques champêtres,
Que mes vers dans ton jeu puissent se reconnaître !

Que la moisson de l'Août dans ton magique bois
Retrouve son sommeil et rêve à haute voix !

Que le cri-cri caché au fond de la cuisine
Chante encor par ton fifre une soirée divine !

Que j'entende le rire ardent des vendangeurs,
Et le vol des ramiers guettés par les chasseurs !

Que le cri du pays en passant par ton âme
S'élève comme fait dans les champs une flamme !

Que les engagements d'un amour bel et sain
Murmurent au clavier creusé comme un essaim !

Que, reprenant l'Hymne angélique, tu rappelles
Aux échos un Noël tremblant de ritournelles !

Que la dent de la scie fasse gémir les bois
Et que le fuseau ronfle aux caresses des doigts !

Reproduis le léger craquement de la glace
Quand un chasseur le long d'une rivière passe !

Que résonne au cornet le troupeau solennel
Qui s'attache la ronce en s'élevant au ciel !

Que l'ajonc épineux, sous la faux qui le rase,
Chante comme en mourant un martyr en extase !

Que la grive d'Hiver s'en vienne pépier
Sur la branche effeuillée par l'habile luthier !

Que les pleurs du ruisseau qui mire les narcisses
Troublent le pavillon en forme de calice !

Et pour plaire, ô joueur ! à cette heure, à l'époux,
D'une robe qui traîne imite le bruit doux !

Le cortège revint vers la maison où, seule,
A partir de ce jour habiterait l'aïeule.

Le maître avait ouvert une grange à côté
Où prirent leur repas les nombreux invités.

On eût dit dans la cour les noces de Gamache:
Des commères ceignaient des tabliers sans tache.

Plongeant leurs bras musclés dans de vastes chaudrons
Elles en retiraient les poules et chapons.

La table supportait des gâteaux et des crèmes ;
Des tonneaux étaient là où l'on puisait à même.

Des guirlandes de lierre et la joie des discours
Célébrèrent sans fin le charme des amours...

Cependant que montaient, de la crèche voisine,
Les plaintes des agneaux ou les pleurs des clarines.

En se donnant le bras les couples furent voir
La ferme où les époux iraient coucher ce soir.

Ceux-ci montraient le lit sans nulle pruderie,
Sachant que pour germer notre argile est pétrie.

Ils montraient une lampe, une horloge de bois ;
Une quenouille, don des rites d'autrefois.

Ils montraient les bijoux et l'armoire sévère
Où tout le linge était plié, jusqu'aux suaires.

Ils montraient sur le mur blanchi un Crucifix.
Qui était le cadeau que le tonnelier fit.

Ils montraient sur la cheminée, entre deux cierges,
Une sombre, une populaire et douce Vierge.

O Vierge douce, et sombre, et populaire ! à vous
Ce chant troisième offert par l'auteur à genoux.

Mère de mon Seigneur et de mon Seigneur née,
Votre main a brisé les idoles d'Énée.

Certes ! il était vain qu'à travers les tisons,
Celui-ci emportât les dieux de sa maison.

Vous nous rendez le Dieu, c'est Lui qui nous emporte,
Contre Qui ne prévaut la guerre la plus forte.

Il ne dédaigne pas les plus humbles abris:
Chez ces deux paysans Il demeure et sourit.

Il leur demande un grain de blé et en échange
Il Se donne Lui même, Il est le Pain des anges.

Mère humble, gloire à vous ! Prenez mon chant d'Hiver ;
C'est l'époque stérile où la terre a souffert.

Mais c’est durant un mois plein de neige durcie
Que vous avez donné votre Fruit, le Messie.

N’était-ce pas assez ? Aujourd’hui tout renaît,
La source dégelée instruit le sansonnet:

Demain je veux planer encor. Mon aile libre
Se dresse en face du Printemps tout proche, et vibre.